

TANDEM & SHELLAC
PRÉSENTENT

COMME LE FEU

UN FILM DE PHILIPPE LESAGE



Meilleur film
Generation

74^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin

ARIEH
WORTHALTER

NOAH
PARKER

AURELIA
ARANDI-LONGPRÉ

PAUL
AHMARANI

ET IRÈNE
JACOB

COMME LE FEU

UN FILM DE PHILIPPE LESAGE

AU CINÉMA LE 31 JUILLET

CANADA, FRANCE | 2024 | 155 MIN | 2.39:1 | 5.1 | VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

PRESSE

MAKNA PRESSE

Chloé Lorenzi & Marie-Lou Duvauchelle

info@maknapr.com

01 42 77 00 16

PROGRAMMATION

SHELLAC – Léo Gilles

programmation@shellacfilms.com / 04 95 04 96 09

TANDEM – Mirana Rakotozafy

programmation@tandemfilms.fr

MARKETING

SHELLAC – Kevin Monteiro

marketing@shellacfilms.com

TANDEM – Antony Baptista

marketing@tandemfilms.fr

A young man with dark hair is seen from the back, looking into a bedroom. In the room, another person is lying face down on a bed with a blue patterned sheet. The room has wood-paneled walls, a metal bed frame, and a lamp on a nightstand. A plaid shirt is hanging on the wall behind the bed.

Jeff, 17 ans, est secrètement amoureux d'Aliocha. Tous deux admirent le mystérieux Blake, un vieil ami du père de la jeune fille, qui les invite à passer quelques jours dans son chalet de chasse au cœur du grand nord canadien.

Là, en pleine nature, les deux adolescents vont se confronter à un monde d'adultes puérils, prêt à s'embraser.

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE LESAGE

Le point de départ du scénario est assez personnel comme souvent dans vos films...

Mes films précédents avaient une empreinte fortement autobiographique. Il y a ici un peu plus de distance dans la mesure où je me suis inspiré d'une histoire que mon grand frère, qui est documentariste, a vécu. Lorsque nous étions jeunes, il avait été invité par l'entremise d'amis de mes parents à aller passer une semaine chez un grand cinéaste légendaire au Québec. Je suis parti de cette prémisse pour laisser aller mon imagination, puiser dans mon vécu, et aborder des questions qui m'ont préoccupé à un moment ou un autre de ma vie. Je trouvais intéressant de partir sur la base d'un jeune qui rencontre un adulte pour lequel il a beaucoup d'admiration. Et questionner à partir de cela cette idée du mentor et des modèles. Lorsque j'étais un jeune étudiant, j'ai eu également ce besoin de validation. Parfois, ça a été extrêmement bénéfique, car il n'y a rien de plus enrichissant pour une jeune personne que d'avoir un professeur qui s'intéresse à lui, qui lui donne confiance, par exemple, en l'encourageant à écrire. C'est souvent là que se forment certaines vocations. C'est un privilège de pouvoir vivre ça. Mais parfois, on sent aussi que ça peut avoir ses limites. Dans le sens où ces modèles adultes, ces mentors, parfois, peuvent, au moment de vraiment nous aider, nous laisser tomber, nous décevoir et même devenir des rivaux. Il ne peut plus y avoir de transmission si le modèle se retourne contre vous.

Cette idée de la figure ambiguë du mentor est centrale dans votre film...

J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose d'un peu suspect dans cette idée du « je me reconnais en toi lorsque j'étais jeune », qui n'est au fond qu'une espèce de projection narcissique.

Ensuite, je tenais à aborder cet enjeu à travers le prisme d'une mythologie nord-américaine de la masculinité. Parce qu'à travers Blake, il y a évidemment toutes sortes de figures. Quelques cinéastes québécois, mais aussi un peu d'Hemingway, de John Huston, ou d'un Ingmar Bergman qui vivrait en Amérique et serait passionné de pêche à la mouche ! D'un film à l'autre, j'interroge beaucoup la masculinité. Je suis à vrai dire très critique à l'égard de ce qu'elle représente et nous impose. Grandir, c'est aussi apprendre à s'affranchir de tous les stéréotypes dans lesquels on tente de nous enfermer. Ici, le monde adulte se déploie sous le regard sensible de mes jeunes protagonistes qui ont au départ beaucoup d'attentes. Ils aimeraient être inspirés, écoutés, portés, que ces possibles modèles leur tendent la main. Ce n'est évidemment pas ce qui les attend.

La nature a un rôle prépondérant dans la narration...

C'était une occasion de sortir complètement de ma zone de confort urbaine pour transposer le récit dans une nature omniprésente, voire menaçante, d'où l'on ne peut s'échapper. Je ne cacherai pas qu'après trois jours à la campagne, je n'en peux plus, et qu'il y a quelque chose de stimulant à se plonger dans un univers qui nous paraît hostile au préalable. Ici, la nature ne permet pas aux personnages de s'échapper de l'emprise que les uns ont sur les autres. Elle n'offre aucune issue de secours. Cinématographiquement, le huis clos plus radical, quoique parfois réalisé avec virtuosité, ne m'intéressait pas plus. Je tenais d'emblée à ce que la forêt sans fin, ses lacs placides, ses rivières tumultueuses, s'inscrivent totalement dans l'expérience du film. D'où ce choix du format scope, des objectifs caméra, et de revisiter avant le tournage, mes collaborateurs et moi, des films du passé où la nature me semble avoir été captée dans toute sa splendeur et sa violence tels *Délivrance* ou *Voyage au bout de l'enfer*. Je ne cacherai pas qu'une certaine nostalgie du cinéma des années 70 a teinté tout le processus, dès l'écriture du scénario.

Le scénario n'est jamais linéaire. Vous y glissez des faux-semblants, des ellipses et des fausses pistes...

Lorsque j'écris, je veux d'abord me faire plaisir en tant que spectateur. J'écris le film que j'ai envie de voir, avec l'excitation d'un gamin. Et j'ai aussi envie de tordre parfois le cou à ce qu'on nous enseigne au niveau de la structure d'un récit, parce que je suis aussi un ado rebelle. Le cinéma nous donne tous les moyens de faire éclater les codes de la narration, mais c'est accablant de voir à quel point on reste souvent sous l'emprise de la convention. Je me donne cette liberté, sans quoi je ne ferais pas de films. Je me laisse aussi guider par la vie intérieure de mes personnages. Je les laisse prendre le contrôle de l'histoire. Je veux qu'ils me surprennent, je tiens à me surprendre moi-même, à me laisser ensorceler par l'atmosphère du film, sans savoir où cela peut me mener : une rupture de ton par-ci, une fausse piste par-là, un récit parallèle, un poème pour conclure le film... Ce n'est pas sans risques, mais c'est ce qui me stimule et m'enchant, et je me dis qu'inévitablement, cela va finir par stimuler et enchanter quelqu'un quelque part. Aujourd'hui, le cinéma se fait voler énormément de choses par la télé. Mais ce que la télé ne dérobe pas au cinéma, ce sont ses digressions. Ses défauts, en quelque sorte, qui selon moi font que le cinéma reste un art vivant. Le cinéma qui m'intéresse, c'est celui où l'on ose briser les codes, garder des scènes inutiles, transgresser la linéarité, etc. Des moments d'errance. D'atmosphère. Enfin, les enjeux et les conflits ont plus d'acuité lorsqu'ils se terrent sous les apparences, comme cette forêt qui nous est révélée en début de film, mais dont Aliocha découvre rapidement le secret : à l'abri des regards, les hommes sont en train de la détruire. C'est un présage pour la suite des choses.

Justement, au cœur du film se trouve le 'couple' Albert et Blake qui illustre l'idée d'une emprise parentale toxique...

Mes personnages sont humains. Même dans leurs faiblesses et leurs pires défauts. Je laisse aux autres le loisir de les juger, mais, personnellement, j'évite de les prendre de haut. Il n'y a rien de plus insupportable que de sentir le regard condescendant d'un cinéaste sur ses protagonistes. En comédie, les personnages les plus névrosés et anti-pathiques sont souvent les plus drôles, et parfois, les plus attachants. Ici, c'est un peu différent, bien sûr, mais je n'épargne aucun d'entre eux et je m'intéresse à leurs failles. Je ne sais pas si on peut parler d'emprise parentale. Patriarcale, peut-être. De *Genèse* (mon précédent film) à *Comme le feu*, de jeunes gens portés par leurs aspirations, leurs désirs, leurs passions se butent à un monde adulte qui essaie davantage de les casser, de les punir ou de les induire en erreur. Mais je ne veux pas laisser le dernier mot aux adultes, il faut tuer le père, le mentor, l'emprise patriarcale... Et c'est ce que font mes jeunes personnages. C'est particulièrement vrai pour la jeune Aliocha. J'espère après qu'ils vont continuer de vivre et d'aimer sans trop se protéger, portés par leurs passions, sans se résigner à la tiédeur ou à l'amertume.

Le film tient aussi beaucoup à votre troupe de comédiens et à la manière dont vous les dirigez.

J'ai cherché l'acteur idéal pour le rôle de Blake un peu partout, au Québec comme en Europe, puis on m'a parlé d'Arieh. Notre première rencontre s'est faite par Zoom, où je lui ai d'abord donné la réplique. Nous sommes rapidement sortis du texte, avons improvisé, et j'ai trouvé ça formidable. Arieh se transforme de manière absolument étonnante à chacun de ses rôles. Il est très différent dans *Comme le feu* ou *Le procès Goldman*, par exemple. Arieh était déjà familier avec la grande forêt canadienne, c'est un aventurier, nous avons eu de longues discussions sur son personnage et au fil du temps, son cahier de notes est devenu plus gros que mon scénario (rires). Arieh est devenu la base de mon casting sur laquelle tout s'est construit : Paul Ahmarani dans le rôle d'Albert, Noah Parker dans celui de Jeff, Aurélia Arandi-Longpré dans celui d'Aliocha, et ainsi de suite. J'apprends ensuite à travailler avec chacun des acteurs selon leurs tempéraments, certains ont besoin de beaucoup d'indications, d'autres pas du tout. Il était primordial pour moi que tous les personnages du film aient une présence distincte, une couleur spécifique, même ceux qui ne disent que quelques mots. Nous avons passé près de trois mois au cœur des ténèbres de la forêt québécoise, complètement isolés des centres urbains, vivant dans des cabanes en bois. Si j'avais mal choisi mon équipe, ça aurait pu être catastrophique et nous nous serions peut-être entretués (rires), mais je crois que nous avons tous vécu une expérience forte et positive qui a été bénéfique au film.

La mise en scène repose majoritairement sur le choix du plan unique et du temps réel. Qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

La première raison qui me vient à l'esprit est que je n'aime pas beaucoup découper. Par exemple, dans le champ contrechamp, il y a toujours quelque chose qui se perd au moment où un comédien sait qu'il n'est plus dans le cadre. Pour maintenir cette tension, j'ai choisi le plan-séquence, notamment dans les trois dîners. Tous les comédiens apparaissent dans le même plan. Je me suis rendu compte que ce choix améliore leur façon de jouer. Il y a une énergie particulière qui se met en place. Cela laisse les comédiens comme le reste de l'équipe sur le qui-vive. Nous avons alors la possibilité de refaire de nombreuses fois la scène en explorant toutes sortes de variations. Nous ne nous sommes jamais ennuyés parce qu'il y avait toujours quelque chose de différent qui se produisait.

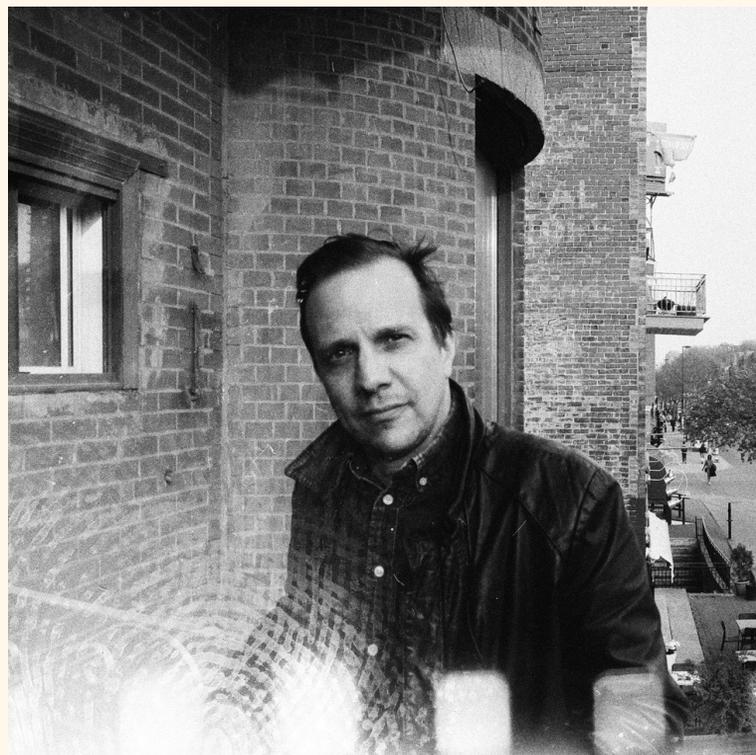
Je ne suis pas un auteur très jaloux de son texte dans le sens où je laisse beaucoup de liberté aux comédiens. J'ai envie qu'ils se réapproprient le dialogue et qu'ils le jouent à leur manière. Et parfois, il y a des éclairs de génie qui se produisent : ils sortent un truc formidable que je n'avais pas écrit et qui surprend tout le monde. Cette surprise contribue à redonner du souffle à notre travail. Au moment du tournage, je tente d'une certaine façon de jeter le scénario à la poubelle, ou du moins de m'en détacher. Il n'y a pas de plus belle chose sur un plateau de cinéma que ces moments de grâce où l'on oublie même qu'on est en train de faire un film. On pourrait dire la même chose de la vie, l'être humain n'étant véritablement heureux que lorsqu'il s'oublie.



PHILIPPE LESAGE

Philippe Lesage est entré dans le cinéma par documentaire. Après *Ce cœur qui bat* (Jutra du meilleur long métrage documentaire 2012), tourné dans un hôpital montréalais quelques mois après y avoir été opéré, le cinéaste s'attache au long-métrage de fiction. Dès lors, tout ne sera plus qu'autobiographique, ou presque.

Les Démons (2015) replonge dans l'enfance tourmentée du réalisateur. Lancé en compétition à San Sebastian, le film est ensuite sélectionné dans une cinquantaine de festivals à travers le monde. Avec *Genèse* (2018), Lesage s'intéresse cette fois à l'adolescence. Le film est présenté en première mondiale en compétition officielle au Festival de Locarno puis dans plus de 70 festivals (dont AFI Fest, Moma/Lincoln Center New Directors/ New Films ou encore Canada's Top Ten au TIFF) et reçoit un accueil critique très positif, notamment dans le *New York Times*, le *Los Angeles Times*, *Le Monde*, *Libération*, *El Pais*, *Variety*...



- 2024 **COMME LE FEU**
- 2018 **GENÈSE**
- 2016 **COPENHAGUE - A LOVE STORY**
- 2015 **LES DÉMONS**
- 2012 **LAYLOU** (documentaire)
- 2010 **COMMENT SAVOIR SI LES PETITS POISSONS SONT HEUREUX ?** (documentaire)
- 2010 **CE COEUR QUI BAT** (documentaire)
- 2006 **POURRONS-NOUS VIVRE ENSEMBLE ?** (documentaire)



LISTE ARTISTIQUE

Jeff	Noah Parker
Aliocha	Aurélia Arandi-Longpré
Blake	Arieh Worthalter
Albert	Paul Ahmarani
Millie	Sophie Desmarais
Max	Antoine Marchand-Gagnon
Ferran	Guillaume Laurin
Barney	Carlo Harrietha
Eddy	Laurent Lucas
Hélène	Irène Jacob

LISTE TECHNIQUE

Scénario et mise en scène	Philippe Lesage
Image	Balthazar Lab
Son	Maxime Gavaudan Christian Rivest Louis Molinas Sylvain Brassard
Montage	Mathieu Bouchard-Malo
Conception sonore	Frédéric Cloutier
Décors	Geneviève Huot
Costumes	Caroline Bodson
Maquillage	Janick Sabourin Poirier
Direction de production	Patrick Raymond
Producteur	Galilé Marion-Gauvin (<i>Unité Centrale, Canada</i>)
Coproducteur	Thomas Ordonneau (<i>Shellac, France</i>)

They shut me up in Prose –

As when a little Girl

They put me in the Closet –

Because they liked me «still» –

Still! Could themselves have peeped –

And seen my Brain – go round –

They might as wise have lodged a Bird

For Treason – in the Pound –

Ils m'ont enfermée dans la Prose –

Comme lorsque j'étais une Petite Fille

Ils m'enfermaient dans le Placard –

Parce qu'ils me voulaient « calme » –

Calme ! S'ils avaient pu jeter un œil –

Et espionner dans mon esprit – le visiter –

Ils auraient aussi bien pu enfermer un Oiseau

Pour trahison – à la fourrière –

Une co-distribution

TANDEM™ shellac

